

Sur Le Voyage intérieur

Jean Lacoste

Le 16 mars 2013 un après-midi-poétique était organisé à l'Institut d'Anglais à Paris, par l'Association des Amis de Claude Vigée, présidée par Anne Mounic.

Jean Lacoste, convié, a proposé cette évocation du « Voyage intérieur » de Romain Rolland.

C'est en 1942 que Romain Rolland publie chez Albin Michel *Le Voyage intérieur* – l'année où le jeune Camus publie chez Gallimard *L'Étranger* et le *Mythe de Sisyphe*. Ce livre occupe une place centrale dans son œuvre ; cette forme d'autobiographie « éclatée » (ce « songe d'une vie ») non seulement fournit des clefs d'accès à d'autres œuvres (je pense à *L'Âme enchantée*, à *Colas Breugnon*, et au Journal de Vézelay) mais, aussi et surtout, il constitue une forme originale d'« auto-analyse » (Henri et Madeleine Vermorel) dans un dialogue intense avec Freud, ou plutôt une confrontation critique, et directe, avec la psychanalyse.

A quoi s'ajoute le fait que Romain Rolland publie ce texte sous l'Occupation, en 42, en quelque sorte à l'ombre de son journal, amputé d'un de ses chapitres, intitulé *Le Périple*.

I. *Le Voyage intérieur* a donc été publié en 1942, mais la rédaction initiale est plus ancienne : elle est le fruit de la rencontre avec Freud dans les années vingt. C'est ce dernier qui avait, par lettre du 9 février 1923 à un ami commun, Édouard Monod-Herzen, exprimé son admiration pour la figure de Rolland, après ces années de guerre qui avaient révélé à l'un et à l'autre la puissance des forces de destruction, de Thanatos, en Occident. Rolland réagit par une longue et belle lettre en date du 22 février 1923 dans laquelle il dit connaître depuis longtemps l'œuvre de Freud (il aurait acheté la 2^e édition de la *Traumdeutung* en 1909 à Zurich) et célèbre en Freud le « Christophe Colomb d'un nouveau continent de l'esprit ». Il exprime aussi son espoir d'un renouveau dans la crise politique et morale que traverse l'Europe après la guerre. Le 4 mars, la réponse de Freud met le doigt sur le point de divergence fondamental : pour Freud, l'idéalisme de Rolland est admirable, mais il craint qu'il ne s'agisse ici de belles illusions. Pour sa part, le psychanalyste viennois se refuse à offrir une consolation à l'humanité, il veut en rester à une méthode scientifique froidement réaliste et exprime son pessimisme profond, qui s'enracine

dans les expériences millénaires de sa « race » persécutée. Les deux intellectuels échangent des livres significatifs « Psychologie de masse et analyse du moi », pour Freud, et, de la part de Rolland, sa pièce aristophanesque de *Liluli* qu'il dédicace au « destructeur d'illusions ».

Alors que, l'année suivante, Rolland est à Vienne (pour l'anniversaire de Richard Strauss) une rencontre est arrangée par Stefan Zweig, le 14 mai 1924, au domicile de Freud, Berggasse, en présence d'Anna Freud, et Zweig servant d'interprète. Rolland a laissé un passionnant compte rendu de cette rencontre dans une lettre à Jean-Richard Bloch. En sa présence, il salue l'énergie héroïque, le pessimisme stoïque d'un Freud gravement malade, contesté, âgé. Rolland veut voir en lui un « confesseur » – souvenir de son éducation catholique – tandis que Freud exprime son admiration pour le premier livre de *L'Âme enchantée*, le magnifique portrait de femmes d'*Annette et Sylvie*. La discussion porte notamment sur la violence, les mensonges de la morale, Flaubert, l'hystérie de Dostoïevski.

Par la suite on sait que ce dialogue va se poursuivre, avec *L'Avenir d'une illusion* et *Malaise dans la civilisation* sur le « sentiment océanique ».

Entre le médecin, juif, qui sent ses forces intellectuelles diminuer, étranger à la mystique et à la musique, analyste pessimiste, sans illusion, de la psyché humaine, et la grande figure de l'idéaliste Rolland, « grande conscience » imprégnée du catholicisme de son enfance, sans cesse cherchant des raisons d'espérer en la marche en avant de l'humanité au point de devenir un « compagnon de route » dans les années trente, la divergence est forte, radicale, insurmontable, malgré, des deux côtés, l'admiration et, disons-le, l'amitié. Freud dédicacera ainsi ironiquement sa deuxième édition de *Malaise dans la civilisation* en 1931 par les mots : « A son grand ami océanique, l'animal terrestre ». Rolland répondra par une belle lettre, en défendant une ultime fois son « sentiment religieux » et en affirmant que, lui aussi, est un animal terrestre, *ein Landthier*..

Mais au-delà de ce débat, bien connu, au plus vif de leur relation, se pose la question de l'enfance. C'est immédiatement à son retour de Vienne, après sa discussion dans le cabinet de Freud, que Rolland entreprend d'écrire pour son propre compte une

autobiographie, qui est une sorte d'autoanalyse et *Le Voyage intérieur* de 1924 est le fruit direct de la confrontation troublante avec Freud. On sait en effet, par les échanges avec Charles Baudouin notamment, que Rolland, tout en étant ouvert à la psychologie des profondeurs d'origine romantique, celle d'un Jung, refuse d'accorder à la sexualité infantile et au complexe d'Œdipe la place qu'ils occupent dans la construction de Freud. Pour lui, les analyses de Freud ne valent que pour des cas anormaux, pathologiques, et non pour la psyché ordinaire. *Le Voyage intérieur* est assurément un document essentiel de la réception de la pensée de Freud en France, une réception marquée par beaucoup de résistance.

Rolland, fidèle à sa pensée la plus profonde (comme dirait Nietzsche), c'est-à-dire l'harmonie productive, féconde, des différences, insiste au contraire sur la diversité des éléments qui font une personnalité, qui définissent un destin, qui tracent le chemin d'une vie en formation. Il cherche, en dépit des antagonismes inévitables, la manière dont l'individu, faisant la synthèse d'éléments très divers, parvient ainsi à une sorte d'équilibre. Il est de ce fait amené à insister non pas seulement sur la petite enfance, mais sur l'adolescence, la relation avec les adultes. L'adolescence est l'époque où se construit, dans le meilleur des cas, cette personnalité en équilibre, ce que Freud, dans son pessimisme radical, ne pouvait guère accepter.

II. Quels sont les éléments ? Quels sont les *Urworte* (Goethe), quelles sont les « paroles premières » de l'existence ? « Je voudrais, écrit-il dans un texte de présentation (« L'invitation au voyage » de juin 1924), éclaircir l'énigme de mon existence. » *Le Voyage* est une « œuvre dictée en des jours (...) de solitude heureuse, mais enfiévrée où je rêvais, convalescent, dans ma chambre de Villeneuve du Léman, en face d'un grand noyer, confident de mes pensées. » (...) « J'ai écrit, ajoute-t-il, sans savoir où l'élan me mènerait. » Il ne s'agit pas pour lui, en effet de rédiger des *Mémoires* qui sont toujours une « reconstruction », mais de comprendre « le jeu des forces subconscientes ou conscientes » qui ont agi chez lui et au sein de sa famille. Une démarche par laquelle Rolland se situe, d'une certaine manière, sur le terrain de Freud, répond à sa méthode d'analyse, mais en suivant sa propre voie. En ce sens il joue le jeu risqué de l'autoanalyse : « C'est en le faisant <Le Voyage intérieur> que j'ai découvert ce que j'ai écrit, et que souvent je ne connaissais point l'instant d'avant. »

La clef de « l'énigme » ne résidera donc pas dans la relation sexualisée au père et à la mère dans la petite enfance – le complexe d'Œdipe – mais dans un ensemble hétérogène d'éléments venus de l'enfance, certes, mais aussi de l'adolescence, et de la jeunesse. Rolland ne se contente pas de l'histoire de l'individu « Romain Rolland », mais prend en compte non seulement sa famille, mais aussi ses ancêtres, ses « morts » dit-il, son milieu et sa généalogie, l'arbre. Il y a bien, au-delà du

moi, un inconscient qui agit, (une « volonté » collective) qu'il appelle de façon un peu confuse, un « sur-moi » – pas au sens de Freud –, et cet inconscient qui forme la personnalité englobe les « ombres aimées » et, dans le langage de l'époque, la « race ». De Freud à Barrès...

D'emblée, dès le premier chapitre intitulé « la raïtoire » – un mot rare du Nivernais, synonyme de prison, d'enfermement – Rolland insiste sur la relation à la mère du « petit prisonnier » : « Dans cette triple prison de la vieille maison, de ma poitrine oppressée et du cercle maléfique de la mort, poussa ma première conscience d'enfant, sous les regards inquiets de la tendresse maternelle ». La mère est présente, ô combien, dans cette autoanalyse de l'enfant, mais au même titre que « le rêve nostalgique de liberté » qui va nourrir sa passion de la musique. La confiance est là, même si un lecteur de Freud pourrait dresser l'oreille en entendant Rolland citer à cet endroit Hamlet... En tout cas cette plongée dans la petite enfance débouche, non pas sur la trace plus ou moins refoulée d'une révélation sexuelle mais sur le souvenir traumatisant de la mort à 3 ans de sa première sœur, la petite Madeleine. Rolland a 5 ans, il va vivre désormais prisonnier du deuil insurmontable, interminable, de la mère.

Comment s'arracher à cet univers étouffant... plein d'amour sans doute, mais qui fait peser sur l'enfant fragile le poids d'une attente terrible. Le père est absent, silencieux, effacé... Le chapitre « L'arbre » donne pourtant à Rolland l'occasion de dessiner « l'arbre de famille », l'arbre généalogique de ses ancêtres de la Bourgogne nivernaise : les deux branches, la branche maternelle des Courot, austères, sérieux et savants, « jansénistes » et la branche paternelle des Rolland notamment de ce Jean-Baptiste Boniard son « bis-aïeul », né un siècle avant lui et donc contemporain de la Révolution française dont il partagea les idéaux et dont Rolland s'inspire dans le truculent Colas Breugnot, auquel si souvent lui-même, l'homme austère, ascétique, ne manque pas de s'identifier. « Sacré grand père » écrit-il : « son portrait gênera <...les > lecteurs qui se sont fait une idée des Rolland saules-pleureurs, pâles couleurs, idéalistes rigoristes, pessimistes ». Si les Courot ont apporté leur « mélancolie chrétienne », « c'est ton brin de folie <dit-il à son ancêtre> (...) qui m'a permis de vivre ».

Certes, le portrait de « l'arbre de famille » est complété par de belles pages sur sa relation intense à la mère, qui est dominée par le deuil plus que par la sexualité : « La passion pour l'enfant morte rendait <ma mère> par moments étrangère et – oui même – hostile sourdement aux vivants. (...) Elle voulait que je fusse heureux. Mais quand j'étais trop heureux – (pas trop souvent) – je sentais qu'au fond de son cœur (...) elle m'en voulait. »

Comment sortir de cette prison du deuil maternel, comment retrouver cette liberté dont il avait eu le sentiment en entendant les cloches de la collégiale de

Clamecy et les cris des hirondelles ? Grâce à des illuminations, à des « éclairs » qui frappent l'adolescent, de soudaines « explosions » par lesquelles se révèle, sous le moi – cette « combinaison d'éléments héréditaires » – quelque chose de plus obscur, et de libérateur, qu'il appelle la « vie universelle ». Dès le texte de 1924 Freud aurait pu deviner dans la pensée de Rolland ce « sentiment océanique » dont ils vont débattre plus tard.

Trois « éclairs » sont mentionnés, et d'abord, en 1882 vu de la terrasse de Ferney, le spectacle de la nature, « le grand paysage classique d'avant Rousseau », le lac Léman et les montagnes au loin, la Nature dans sa nudité... Le langage de Rolland est-il si naïf qu'il y paraît ? « *Il sentit se ruer en lui la mâle ivresse de la nature. Et pour la première fois il conçut.* »

Le deuxième éclair porte le nom de Spinoza qu'il découvre en classe de philosophie à Louis-le Grand, vers ses 18 ans, et qui lui révèle, en partant de Descartes et son « majestueux jardin muré », un panthéisme de raison, réaliste, qui veut comprendre avant de juger : « *Je n'oublierai jamais que, dans le cyclone de mon adolescence, j'ai trouvé refuge au nid profond de l'Éthique.* » « *Pétri dans la grasse terre nivernaise, avec le suc des bruyères et des genêts d'or de Shakespeare, avec le pur froment riche et lourd de Tolstoï, son âpre miel de sapin et avec l'hydromel des Vikings de Wagner – il s'agissait pour moi d'y incorporer le Verbe révélateur de Spinoza.* »

Troisième éclair, en effet la lecture de Tolstoï avec lequel, jeune étudiant il correspond en 1887, influence esthétique plus qu'intellectuelle.

A quoi il faut ajouter, dans un chapitre intitulé « Amore. Pace » la belle évocation d'une rencontre formatrice, avec celle qui fut en fait une seconde mère pour ce jeune homme à peine sorti de l'École normale : Malwida von Meysenbug, cette aristocrate allemande alors âgée de 73 ans – née en 1813 – et qui a accueilli dans son petit salon près du Colisée ce jeune homme qui jouait si bien Beethoven au piano. Cette Malwida qui se qualifiait elle-même d'« idéaliste » (dans ses *Mémoires*) et qui avait connu tous les héros des révolutions de 1848 en Europe, qui avait été l'amie proche de Wagner et qui est célèbre aussi aujourd'hui pour avoir accueilli Nietzsche à Sorrente dans l'hiver 1873 et avoir mis en présence – fatale initiative – le philosophe et Lou von Salomé en 1882. Rolland en donne un beau portrait. Auprès de cette figure, cette « grande figure d'héroïsme », qui a vécu longtemps en exil, le jeune Rolland découvre « *le secret des (...) grands vaincus, ceux de l'action et de la pensée, les crucifiés, les exilés, les rejetés du siècle (...), les humiliés, les offensés.* » et (...) *ceux qui triomphent et qui, comme Michel-Ange et Wagner, les grands blessés, ont vu le néant du triomphe.* » Education à la fois mondaine et politique...

Il y a, dans l'idée même de « voyage intérieur », la notion d'une perpétuelle métamorphose (« la route qui monte en lacets »), une métamorphose qui embrasse,

on le voit, chez Rolland, des éléments hétérogènes, mal accordés entre eux, des impressions sensorielles, des traumatismes affectifs, une atmosphère, un paysage chargé d'histoire, des aïeux à l'héritage ambivalent, des rencontres humaines et des révélations intellectuelles : voilà ce qui constitue une personnalité en mouvement, en « voyage » – semble dire Rolland, en réponse à Freud.

« *J'ai le plus grand respect pour la personne de Freud que j'ai connu et j'honore l'intrépidité du pilote, qui, pareil à ses grands ancêtres phéniciens < ! >, le premier s'aventura dans la circumnavigation du noir continent de l'esprit. Ce que ses yeux ont vu, il l'a dit et il a aussi rangé, trié et dévidé les ballots de récits mi-vrais mi-fabuleux que sont venues porter à ce grand confesseur les caravanes des âmes désorbitées.* » (p.112). Mais, avec « une tranquille certitude », Rolland affirme « *ce noir continent qu'il décrit n'est pas le mien. Je suis d'une autre race.* » « *Qu'on me laisse la paix avec le mythe d'Œdipe. (...) Si jamais fils a senti autant que moi l'intimité d'âme des affections filiales, jamais enfant n'a senti plus que moi la barrière de l'âge qui me séparait des aînés.* »

Faut-il voir là simplement la dénégation et la résistance classique face à une vérité psychanalytique qu'entrevoit, sans l'accepter, Rolland ? Ou plutôt l'idée intéressante, actuelle, selon laquelle les expériences de l'adolescence sont au moins aussi importantes dans la construction de la personne que la petite enfance, l'idée également d'une personnalité faite d'éléments divers, en « métamorphose » perpétuelle ? Terme rollandien par excellence, qui trouve à s'exprimer, dans un article de 1939 de la revue *Europe*, avec la célèbre formule de Goethe, « stirb und werde » du poème *Selige Sehnsucht*. Une métamorphose *de bon aloi*, à la recherche, peut-être illusoire, de l'équilibre, de l'harmonie des différences, que l'on pourrait opposer au nihilisme d'un ouvrage contemporain par un quasi-contemporain : Gide, né en 1869 (Rolland en 1866), *Les Faux-Monnayeurs* de 1925, s'achevant sur le suicide de l'adolescent Boris.

« *Souvent – écrit Gide plus tard dans Si le grain ne meurt – je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi* » <Si le grain ne meurt (1955), p. 89 Pléiade (Allusion à saint Jean 12 24-25)>

En guise de conclusion. L'œuvre de « confession » reste inachevée. Ce n'est qu'en 1942 que Rolland décide de la publier, mais amputée du chapitre *Le Périple*, il est vrai un chapitre assez différent des autres, car, loin d'être une confrontation avec l'inconscient, il se présente comme le récit autobiographique de l'évolution intellectuelle et politique de Rolland. Un chapitre repris de la rédaction de 1924, mais complété par les remarques que lui inspire le spectacle (le traumatisme) des troupes allemandes montant en juin 40 vers

Vézelay et sa basilique.

« Où est passé le Romain Rolland politique ? » peut-on dire en découvrant cette version tronquée de 42 ? Qu'est devenue la « grande conscience » ? Oserais-je y voir sinon une sorte d'acte de résistance, en tout cas de réaffirmation de l'individu, avec ses contradictions, face aux totalitarismes des deux camps : un individu dans sa singularité, non mobilisable, un être comme les autres qui ne peut pas être intégré à un mouvement de masse.

Une anecdote pour finir ... Rolland rapporte dans son journal de Vézelay la visite en janvier 44 d'un docteur psychiatre le Dr Jacques Lacan, qui lui apporte un livre à signer pour un ami qui vient de passer sept mois à la prison de Fresnes avec, pour seul compagnon, *Le Voyage intérieur*, qu'il a appris par cœur (1^{er} janvier 1944, p. 975).

mars 2013

Jean Lacoste est écrivain et philosophe.